

Du même auteur :

- La mantille Noire
- Les Réfugiés de la forêt Noire

A mes enfants, Annie, Line, et Claude



Avec son visage rond, jovial, barré d'une moustache fournie, le père Noireau avançait à pas lents. Sa casquette vissée sur le crâne, son éternel pantalon de velours élimé, sa chemise à carreaux, avec ses godillots tout terrain, il allait dans le calme et la sérénité.

Le bras gauche replié dans le dos, la main droite cramponnant le manchon de la charrue tirée par deux bœufs bruns, qu'il encourageait de temps en temps par des « allez, Colot Luna. » Il suivait de son doux regard les sillons qui s'ouvraient et s'alignaient derrière lui, réguliers, lisses. Il connaissait cette terre grasse difficile à travailler, qui l'avait vu naître. Il l'aimait et ne l'avait jamais quittée comme son père et son grand-père avant lui.

La saison des semailles approchait. Il fallait préparer le terrain et penser à ensemer pour la prochaine récolte. De tous les côtés on entendait les encouragements ou les gros mots des paysans qui s'en prenaient à leur attelage. Ils marchaient et suivaient la charrue inlassablement du matin au soir. Les airs à la mode sifflés par certains se faisaient entendre, cela leur faisait oublier la fatigue.

La douceur de fin d'été enchantait ce coin de campagne charentaise. Le hameau de Chez Bras, sis à l'écart des grandes routes, comptait une douzaine de foyers, dont les trois quarts des gens étaient âgés. Les papis donnaient encore un coup de main quand l'occasion se présentait et qu'ils s'en sentaient encore capables.

Ils se permettaient quelques pas dans les alentours, les mains croisées au-dessus des fesses, ils commentaient le travail des uns et critiquaient celui de autres. Les mémés, elles, avec leurs sabots vernis et leur tablier de satinette noir, allaient d'un air tranquille par les ruelles, à la recherche d'une voisine disponible pour faire la causette, prendre des nouvelles des anciens où des malades, et même quelques fois parler de choses qui ne les regardaient pas et qui se propageaient dans tout le village et même plus loin!

Pendant les vacances les gamins du village se rassemblaient et partaient faire des virées à travers champs. Souvent juchés sur des vélos d'adulte, ils allaient par les sentiers herbeux en criant fort n'importe quoi. Ce qui défoulait leur énergie.

La mère Noireau toute menue, toujours impeccable, vêtue d'une blouse noire avec de discrètes petites fleurs, un grand tablier de toile de jute l'enveloppant jusqu'aux sabots. Un vieux foulard protégeait ses cheveux grisonnants, rassemblés en un savant chignon. Toujours active. Elle n'allait guère dans le village. Le travail ne lui

manquait pas. Elle s'occupait de son ménage, de la cuisine qu'elle faisait à merveille. Elle avait une quantité de fleurs en pots et en parterres qui égayaient le devant de la maison. Elle entretenait aussi un jardin potager qui lui procurait des légumes toute l'année.

Au fond de la cour, le poulailler lui fournissait de beaux poulets, des œufs, pour sa consommation. Lorsque l'épicier chineur passait dans le village, elle échangeait ses œufs et ses poulets contre du sucre, de l'huile, du café où autres produits qu'elle ne récoltait pas. Les lapins, les cochons l'occupaient aussi. Les nourrir, changer les litières, tout cela lui faisait des journées bien remplies.

Elle n'avait pas le temps de voisiner, disait-elle. Les ragots du village ne l'intéressaient guère. Quand par hasard une voisine la rencontrait et lui racontait les cancanes, elle écoutait sans y prêter attention.

Le couple Noireau résidait Chez Bras depuis de nombreuses années. Des gens sans histoire, simples, travailleurs, satisfaits de leur vie. Lorsqu'ils s'étaient connus à la frairie de Mareuil, Benjamin était placé comme domestique agricole dans une ferme des alentours, et Marie- Louise comme bonne à tout faire chez de riches commerçants de Rouillac qui l'estimaient beaucoup.

Malgré son mariage, elle resta au service de ses patrons jusqu'au jour où ils cessèrent leur activité. En

remerciement de toutes ces années passées près d'eux, et n'ayant pas eu d'enfant, ils lui firent un don important, ce qui permit au jeune couple d'acheter la ferme que louaient les parents de Benjamin. Ce petit avoir les plaçait dans le rang des propriétaires. Ils en étaient fiers, mais conscients de la chance qu'ils avaient eue.

Ils eurent un fils, Paul, qui ressemblait à son père. Un gamin adorable, aimé de tous ces camarades filles et garçons. A quatorze ans, après son certificat d'étude, il voulut être « cultivateur » comme ses parents. Malheureusement la ferme parentale n'étant pas assez importante, il dû se résigner à quitter le cocon familial pour vendre ses services chez des propriétaires plus importants, plus riches. Comme il était vaillant et compétant il trouva facilement un emploi chez Monsieur Poirier, une ferme à deux kilomètres environ de celle de ses parents qui le virent partir le cœur gros.

Les dimanches après-midi, par les chemins de traverse, Paul revenait au village. Benjamin et Marie-Louise heureux de revoir leur rejeton, lui posaient beaucoup de questions. Ils s'inquiétaient, ils voulaient savoir si « il ne s'ennuyait pas, si ses parents ne lui manquaient pas ? »

Son employeur était gentil. Il aimait le travail bien fait. Il savait commander sans s'imposer. La Patronne, elle était plus intransigeante, elle rôlait souvent. Tout le monde en prenait pour son grade ! Mais personne n'y prêtait

attention. Ils avaient une fille, Agnès, âgée de dix onze ans, douce et gentille.

Très économe, Paul cumulait ses salaires, ce qui lui permit après plusieurs mois d'acheter une bicyclette. Un bel engin bleu sur lequel il caracolait fièrement le dimanche.

Il en profitait pour faire des kilomètres superflus. Il allait à la rencontre des jeunes filles qui surveillaient les troupeaux dans les prés. Il laissait tomber la machine dans l'herbe, s'asseyait près de la bergère et lui contait fleurette. Comme il était beau et gentil garçon, il était toujours le bienvenu de la part des demoiselles. Par contre les parents qui se croyaient riches, mettaient leurs filles en garde, ils n'appréciaient guère les visites de ce domestique.

Ainsi allait la vie, faite de petits riens, de petits bonheurs dans cette campagne retirée, loin du brouhaha de la ville. Tous les habitants se connaissaient, s'estimaient où se détestaient. Dès qu'un malheur où un sinistre arrivait chez l'un d'eux, ils étaient solidaires et oubliaient les rancœurs.

Tous les jours à la même heure, Marie-Louise traversait la grande cour, tenant à bout de bras deux seaux garnis de pommes de terre et de grain cuit, pour le repas de ses cochons. Traînant les pieds, enfouis dans ses sabots à semelle de bois, sa chienne miss sur les talons, elle se

dirigeait vers un bâtiment bas, fait de maçonnerie brute, adossé au mur du voisin, tout à côté du poulailler.

Un grand hangar fermait un côté de la cour et cachait la route. Là, se trouvaient des clapiers fait de planches tarabiscotées, où grouillaient des lapins des petits, des gros, des blancs, des gris, des roux.

Matin et soir, Marie Louise refaisait le même trajet, les mêmes gestes, elle observait ses bêtes et les reconnaissait toutes.

Prise par le sérieux de son travail, elle ne pensait à rien ce soir là, lorsqu'elle entendit son nom crié depuis la petite route qui monte au village. Derrière la barrière de gros treillis se tenait une femme qu'elle ne connaissait pas.

Madame Noireau ? Madame Noireau ? Je vous amène la petite.

Elle sursauta, surprise elle ne sut trop quoi répondre, elle bafouilla.

-Ah, oui, on n'y comptait plus, on ne savait pas, on ne savait plus.

Elle déposa les seaux au milieu de la cour, et s'avança accompagnés des aboiements de Miss jusqu'à la barrière pour recevoir la visiteuse

- Je ne vous attendais pas ! J'y pensais plus. Nous n'y croyons plus !

-C'était urgent de la retirer de chez ces gens, vous comprenez. Dit la visiteuse toute excitée.

Elle se présenta, « Mademoiselle Moch, Inspectrice de l'assistance publique. »

Tout en parlant elle ouvrit la portière arrière de sa deux chevaux aux ailes cabossées. Une fillette pâle, maigrichonne, en descendit. Attifée d'une blouse informe qui descendait jusqu'à ses pieds sales, enfouis dans des sandalettes défoncées, qu'elle ne quittait pas des yeux. Un baluchon entre les bras. De longs cheveux en broussaille, gras, plaqués sur son triste visage émacié, elle faisait peine à voir.

Sous le coup de l'émotion, Marie-Louise ouvrit la barrière, salua la visiteuse, et l'invita à la suivre

C'était une grande femme, coiffée à la garçonne, engoncée dans un imperméable douteux, serrant une sacoche dessous son bras. La petite la suivit sans relever la tête. Miss les accompagna jusqu'à la maison en aboyant et tournoyant autour des nouvelles venues, ce qui inquiétait l'Inspectrice qui ne cessait de regarder derrière, craignant sans doute pour ses mollets !

Marie-Louise les fit entrer dans sa modeste maison. De suite, elle se rendit compte que l'Inspectrice avait l'œil

partout, son regard allait de droite et de gauche, rien ne semblait lui échapper. Du sol de ciment gris au plafond bas aux chevrons noircis par les fumées auxquels étaient accrochés de longs bambous, sur lesquels étaient suspendues des longueurs de saucisses et de cervelas. Puis tout en haut le long du mur, des étagères garnies de pots de grès recouverts de papier sulfurisé, des verres de confiture, ainsi que des bocaux de fruits.

Une odeur d'encaustique embaumait l'air. Le vaisselier brillait au fond de cette pièce avec ses assiettes bien rangées. Au centre, trônait une table rectangulaire recouverte d'une toile cirée fleurie, un banc de bois de chaque côté. La grande cheminée charentaise semblait attendre l'allumette avec son fagot et sa bûche suspendus sur les chenets. Juste au-dessus du manteau, le carillon annonçait l'heure, dix sept heures.

L'Inspectrice prit place sur un banc. Sur la table, elle déploya un dossier, étala des pages et commença à expliquer les conventions et les droits de chacun. Elle lut une sorte de contrat qu'elle fit signer et remit un exemplaire à « Madame Noireau, » qu'elle répétait sans arrêt, celle-ci n'ayant pas l'habitude de tant de civilités, se sentait gênée.

«Le facteur vous apportera votre mandat vers le cinq de chaque mois »